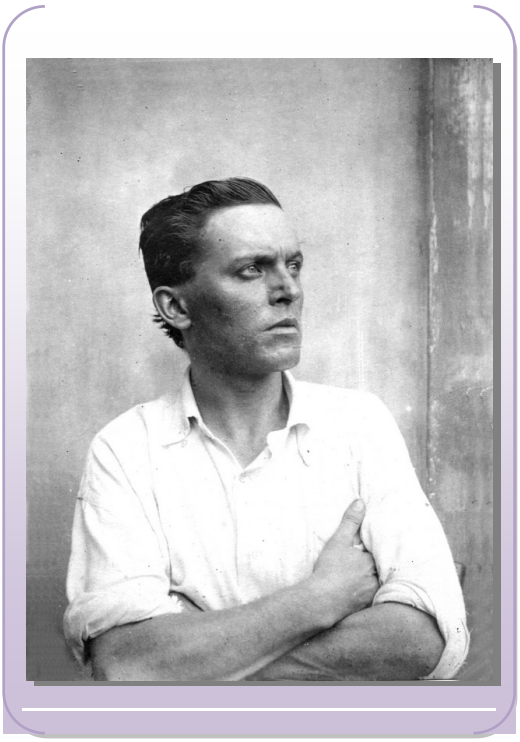
L'Afrique vous parle

Souvenirs et impressions de voyages Marcel Linder
Ecrits 1916 – 1924



!!AVERTISSEMENT !!

J'ai décidé de ne rien changer au texte de mon grand-père et de lui laisser la responsabilité des termes qu'il emploie et qui nous choquent parfois aujourd'hui.

Ce serait en effet trahir l'authenticité du texte et brouiller les références culturelles entre son époque et la nôtre.

Souvenirs et impressions de voyages

Premier voyage

29 août 1916, la fuite

J'embarque cet après-midi à trois heures à bord du vapeur Libéria à destination de Dakar. Bientôt j'aurai quitté Marseille où j'ai passé d'heureux jours. Nous sommes allés avec des amis, visiter le château d'If, en canot automobile, la ville me rappelle un peu Paris, la Cannebière, le port.

30 août, une heure du matin

Le moment est arrivé, la sirène du vapeur vient d'annoncer le départ, nous allons quitter Marseille, la ville est toute illuminée ainsi que les quais et les phares. Aidé par deux remorqueurs, Le Libéria quitte le quai. Bientôt le large, le grand large.

Je viens de passer ma première nuit à bord, malgré le tangage et le roulis, la nuit était orageuse. Nous doublons le golfe du Lion, la mer est houleuse, le bateau danse, j'ai de la peine à me tenir sur mes jambes, j'ai l'impression que le plancher va manquer sous mes pieds. Je viens de déjeuner avec mon camarade, nous sommes les seuls debout, à part l'équipage, tous les autres passagers sont dans leur couchette, mais je ne me sens pas bien du tout, et ne vais pas tarder à les rejoindre, voilà mon café noir et mon petit pain qui remontent, je vais vomir, toujours cet insupportable tangage.

Midi : la cloche vient de sonner, le menu me tente, la mer est plus calme… J'ai mangé trois radis et une belle poire, je suis mieux, une promenade sur le pont me remettra tout à fait, le vapeur file à grande allure vers l'inconnu, spectacle magnifique et grandiose, la côte espagnole, les Iles Baléares.

31 août

Je me suis levé ce matin frais comme une rose, la nuit a été très bonne, j'ai bien déjeuné et cette fois je n'ai rien donné aux poissons, le mal de mer est vaincu, il n'a pas eu prise sur mon petit déjeuner.

Des vapeurs aux pavillons français, ou anglais croisent autour de nous, demain matin nous serons à Oran. La mer est huileuse et le ciel magnifiquement bleu, dans quelques heures, nous distinguerons les côtes algériennes.

Quelle belle soirée le ciel est constellé d'étoiles, très grosses et très près, nous sommes tous étendu sur le pont dans de confortables chaises longues, à contempler le firmament.

1er septembre

Quel réveil ce matin, par la dunette de ma cabine, je vois de très près la côte, des montagnes rondes et rouges, pas de maison, ni d'arbres, dans deux heures nous accosterons à Oran que nous allons pouvoir visiter.

13 septembre 1916

Après quelques jours passés à Oran, pendant lesquels j'ai profité de visiter la ville avec mes compagnons de voyage, les quartiers arabes, les cafés Maures, la Mosquée, le 4 septembre nous quittions le port, le tangage et le roulis recommencent, l'apprentissage est à refaire.

Le trajet d'Oran à Dakar a duré huit jours, avant d'arriver à Dakar nous avons eu l'occasion de voir des cachalots, des dauphins, des requins, des marsouins et des poissons volants, par centaines autour du bateau, et de grands oiseaux de mer au vol majestueux.

La terre d'Afrique est en vue, le mystérieux Sénégal est devant moi. Un superbe voilier trois mâts quitte Dakar et va nous croiser, dans toute sa splendeur, il me rappelle ces galères de l'ancien temps qui voguent ?

Enfin nous arrivons, Dakar, ville d'environ 40'000 âmes aux trois-quarts indigènes. A peine débarqué je vais me présenter à mon bureau et quelle n'est pas ma surprise : la première personne que je rencontre, installée dans un des bureaux, mon ami J. ancien camarade de service. Je n'en croyais pas mes yeux, voilà deux ans qu'il fait partie de la Cie F.A.C. nous ne nous quittons plus, en attendant de poursuivre mon voyage dans la Casamance, à Ziguinchor à bord de l'Archinard, qui me mènera en vingt-quatre heures à destination.

Depuis mon arrivée je passe mon temps à visiter la ville, surtout les quartiers indigènes, qui m'attirent le plus. Je suis ravi de voir toutes ces choses, nouvelles pour moi, et je ne regrette rien, on exagère beaucoup quand on parle de l'Afrique, les serpents, les fautes, etc. l'Afrique n'est plus ce qu'elle était il y a dix ou vingt ans, pour voir des fauves et des serpents il faut les chercher dans la brousse. Je ne suis pas venu pour les déranger.

19 septembre

Parti de Dakar le 16, je suis arrivé le dimanche 17 dans l'après-midi à Ziguinchor, petite ville au bord de la rivière, La Casamance, qui a environ 300 m. de large et peuplée de nombreux poissons et plus spécialement de requins et de caïmans. Le village de Ziguinchor a trois mille habitants, presque tous des noirs, de différentes races Nankagnes, Woloffs, Kiolas et les Mandingues.

Nous sommes environ en tout une vingtaine de blancs, dans les différentes maisons de Ziguinchor, chez nous nous sommes quatre dont trois suisses.

Lorsque je suis arrivé au port, une foule de noirs étaient rassemblés, et manifestaient leur joie en poussant des cris de paons, mes deux nouveaux collègues m'attendaient avec un boy pour porter mes bagages, et nous nous sommes rendus directement à la maison d'habitation. Ma chambre était prête, elle donne sur une véranda couverte. A part les chambres à coucher nous disposons d'une salle de billard, une de lecture, bien garnie et une grande salle à manger ; en bas la cuisine, douches et bains, dans le jardin, tennis. Le personnel de la maison se compose d'un cuisinier noir, d'un maître d'hôtel et deux jeunes nègres comme boys, plus une trentaine de noirs disséminés dans les magasins, ateliers, plantations et chalands.

La nourriture est excellente et de premier choix : le matin café, servi dans nos chambres à 5 h. ½, à 8 h. casse-croûte : poulet froid ou rôti, beurre et confiture, à dix heures une tasse de thé, à midi, déjeuner : une entrée, un légume, un plat de viande et légume, fromage, dessert, fruit du pays, café, vin blanc ou rouge glacé, à 4 h. thé, à 7 h. dîner : poulet ou canard, et des œufs à profusion.

Nous commençons le travail à 6 h. jusqu'à midi et de 2 h. à 5 ½. Mon travail consiste à l'achat et à la vente des produits du pays, arachides, caoutchouc, riz etc, ces produits sont exportés en Europe par paquebots, en outre dans la maison, les indigènes fabriquent des tapis qui sont aussi exportés ou vendus aux noirs.

Le vie ici est bien différente de ce qu'elle est chez nous, peu de distraction, pas d'établissement public, et à part la chasse ou le tennis, le soir après le dîner nous allons au village nègre assister aux danses plutôt burlesques au son du tam-tam.

Je passe mon temps à faire des portraits, et je passe déjà pour un sorcier : quand je me rends au village faire des croquis, tout le monde d'éloigne de moi en me saluant comme un être surnaturel. Demain dimanche nous irons chasser l'aigrette, l'hippopotame, la panthère, quant au lion, il n'y faut pas compter, c'est un gibier devenu rare dans ces parages.

26 septembre

Nous sommes rentrés de chasse le 24 au soir, par un coucher de soleil magnifique, deux cadavres de caïmans tués par un de mes camarades, plus quelques aigrettes et canards sont le palmarès de la journée.

Comme le temps passe vite, il me semble ce c'était hier, que je quittais cette bonne ville de Morges par une belle journée d'août, et voilà deux mois que je transpire sous le soleil d'Afrique, je suis déjà connu comme le loup blanc, le nouveau « toubab » de la compagnie, c'est ainsi que les noirs appellent les européens. Quand je me promène le soir à Santiaba ou à Boucott, les villages formant la banlieue de Zinguincher tout le monde me dit respectueusement « Bonzour toubab Linder » surtout les enfants avec leur grande chemise, tête et pieds nus. Les femmes sont vêtues d'une façon bizarre, avec des étoffes aux couleurs vives dont elles se drapent le corps avec beaucoup de goût, par contre les femmes Kiolas et Mankagnes sont presque nues, un misérable pagne autour de la ceinture, pour tenir leur bébé assis sur leur derrière, la poitrine à nu nous montre parfois en guise de seins, de vielles blagues à tabac qui pendent désespérément sur leur ventre. Les hommes sont paresseux, mais pas méchants, il faut être sévère avec eux mais surtout ne jamais les frapper.

Pour ce qui est du climat, il est supportable à la condition de ne faire aucun excès, et surtout beaucoup d'hygiène. Nous allons vers la bonne saison, l'été, une température de quarante à cinquante degrés au soleil à partir de fin octobre jusqu'à fin mai, sans une goutte de pluie. A l'approche de l'hiver, les arbres se dessèchent et perdent leurs feuilles comme chez nous.

Une chose est désagréable durant la saison sèche, les serpents pullulent dans nos parages : l'autre jour, nous traversions le jardin, nous nous sommes trouvés en face d'un beau spécimen de ces reptiles, un trigonocéphale de belle taille, de trois mètres environ, une gueule carrée et noire, le corps tacheté de roux et gris de fer, il est paraît-il assez dangereux.
Nous avons averti les noirs, qui l'ont traqué et tué. Il est assez rare que ces animaux s'approchent des maisons, ils vivent dans les forêts ou dans la brousse. En cas de morsure nous avons chacun une seringue de Pravaz et du sérum Calmette.

18 novembre

Dimanche matin à l'aube, nous sommes partis, mes camarades et deux noirs, faire une partie de chasse, dans la brousse. Bien chaussés, guêtrés, la cartouchière garnie, le fusil sur l'épaule, le casque sur la tête, nous avions l'air de trappeurs de l'Arkansas. Après avoir marché deux heures dans les hautes herbes, nous avons traversé le village de Candi, habité par des Diolas qui s'enfermaient dans leurs cases à notre arrivée, ils sont farouches et craignent les Européens, comme le feu, surtout quand ils sont armés : nous arrivions au bord de la rivière quand tout à coup le noir qui nous servait de guide, s'arrête et nous montre à quelques mètres devant lui, un superbe caïman endormi sur le

sable, malgré moi je tremblais, la vue du monstre m'avait surpris, nous avons épaulé et tranquillement et fait feu, la bête frappée en plain front se roulait dans le sable, sa formidable mâchoire claquait dans le vide avec un bruit métallique, lugubre, puis plus rien, étendu sur le dos, le caïman agonisait. En rentrant, nous avons tiré quelques oiseaux, tourterelles, outardes et perdreaux que nous avons fait apprêter pour le déjeuner. Le fauve est rare dans ces parages, la panthère, par exemple, vit dans la brousse, loin des villages. Comme bétail, nous ne trouvons guère que les bœufs et les vaches de races sénégalaises qui sot de très petite taille, les chèvres et les porcs. Le chameau et l'éléphant vivent dans les pays plus secs et plus déserts, à la côte d'Ivoire, le Dahomey, le Niger.

Depuis quelques jours la fantaisie m'a pris, de me lever de bonne heure, pour assister au lever du soleil, spectacle merveilleux et grandiose, de voir ce grand disque rouge sang à travers les palmiers et les bananiers, illuminer la plaine et arroser la rivière et ces rayons semblables à des paillettes d'or qui scintillent sur l'eau. Voilà plusieurs nuits que la lune fait défaut, les hyènes se rapprochent des habitations, le les entends rire, c'est un rictus de fous, lugubre, qui fait frissonner, elles rôdent autour des abattoirs, en quête de cadavres de gibier, laissés par le boucher, avec le hululement des hiboux et le miaulement des chats sauvages, c'est une cacophonie des plus étranges.

J'ai eu l'occasion, l'autre jour de voir, ces trop célèbres fourmis-lions appelées « magnans », toute une colonie interminable qui traversait le chemin, elle sont des plus dangereuses, mais nous n'avons rien à craindre, les habitations, de construction moderne sont préservées contre toute ces vermines. Notre patron nous racontait qu'un prisonnier noir, enfermé dans un cachot, réveillait chaque nuit la garde pour des futilités, de guerre lasse, le gardien ne se dérangeait plus, mais une nuit une colonne de magnans est entrée dans la cellule, pendant que le prisonnier dormait, elles se sont acharnées sur lui, malgré ses cris le gardien ne s'est pas dérangé craignant encore à une plaisanterie, le lendemain quand il a ouvert les cachots pour conduire le prisonnier au travail, il ne trouve plus qu'un cadavre, dévoré, nettoyé par les terribles fourmis.

Nous allons quelque fois assister aux danses nationales des indigènes, pendant que deux ou trois noirs tapent sur des tambours et des gongs, les femmes, à tout de rôle, au milieu du cercle, qui tortillent le ventre, en tapant des pieds et poussant des cris de paons, toutes les femmes pour l'entraîner, battent des mains en cadence, c'est un vacarme assourdissant surtout quand ils sont ivres de vin de palmes alors c'est complet. Une fois par mois les Nankagnes font leur tam-tam sur les places du village, c'est la vraie danse de guerre des sauvages, presque nus avec des bracelets en métal aux pieds et aux bras en poussant des rugissements de fauves.

J'ai remarqué que les noirs, surtout les adolescents, possèdent une pureté de lignes, de vraies statues de bronze, des corps bien musclés et des jambes fines et droites, un port de tête majestueux, ce qui n'est pas le cas pour les femmes, qui sont vite fanées, de porter leur enfant sur la croupe, par une écharpe retenue sur les seins, ce qui les écrase

et cintre les reins, leur démarche nonchalante, le ventre en avant, les brais pendant presque dans le dos, en traînant leurs babouches, elles sont loin d'être attirantes, il y en a pourtant de jolies, ce sont les filles des missions polies et intelligentes.

Lee Nankagne est une race curieuse, ces noirs vivent dans les cases aux environs de Ziguinchor, ils ont un chic particulier, drapés dans leurs grands pagnes aux couleurs criardes, coiffés de grand chapeau à plumes sur le côté, ils ont l'air de vrais mousquetaires. Ils ont tout le corps couvert de tatouages en relief et à la figure un signe qui les distingue des autres villages. Contrairement aux européens, ils ont les dents de devant très pointues, comme les rats, du reste ils ont conservé, paraît-il, l'ancienne coutume de leurs pères, de sacrifier un enfant ou la femme d'un chef mort, qu'ils mangent entre eux comme en un grand jour de fête.

Les Nankagnes sont très farouches et craignent l'européen qu'ils admirent.

Les Woloffs sont moins intéressants, ils sont très fiers, surtout quand il veulent singer les blancs, durant les fêtes de l'an nous avons assisté à un bal donné par les noirs, vêtus à l'européenne : faux-cols, cravates, redingotes, du siècle passé naturellement, les femmes, avec de longues robes de chambres en satinette rose, verte ou bleue, au son d'un accordéon, ils ont eu le culot de danser le quadrille, des singes habillés n'auraient pas faits mieux.

Février 1917

Nous voici arrivés au moment des récoltes : arachides, palmistes, riz, mil, caoutchouc. Nos chalands et goélettes font la navette, des factories au comptoir de Zinguinchor, chargées de marchandises et reviennent d'Europe avec d'autres produits qui seront vendus aux indigènes.

Depuis quelques temps aussi, nous assistons à un spectacle grandiose : la brousse en feu à perte de vue, chaque année après la récolte, les noirs brûlent les grandes herbes qui atteignent jusqu'à deux mètres de hauteur et qui sont le repaire de tous les reptiles nuisibles et dangereux qui pullulent à cette saison. Le plupart d'entre eux restent dans les flammes, ou s'enfuient ; nous étions resté un soir, pour voir les ravages de l'incendie qui se propageait au loin, une légère brise activait ce brasier immense, les herbes, les roseaux, les arbres se tordaient dans les derniers spasmes de l'agonie, spectacle effrayant et grandiose : au loin dans la forêt, préservée du fléau, le hurlement des bêtes, le ricanement de la hyène donnaient à ce spectacle l'illusion d'un enfer terrestre. Tout autour de nous, fuyant le feu : des rats, des serpents, des iguanes, des salamandres, des chats-tigres, des biches, des chiens des palétuviers, pêle-mêle, dans un affolement général se précipitaient dans la rivière pour échapper au danger. Nous nous trouvions à

l'abri, confortablement installés dans le canot moteur de la compagnie, avec lequel nous faisons souvent de belles promenades, en chassant l'oie de Gambie, l'otarie ou l'aigrette.

Un soir de la semaine dernière, nous étions en train de jardiner, car nous avons un superbe jardin potager, très riche en légumes, quand soudain une jeune fille des missions, arrivait tout essoufflée, en nous suppliant de venir tuer un serpent, enfermé dans le poulailler. Armés de nos fusils, nous nous sommes rendus sur les lieux qu'occupait le monstre. Un python de quatre mètres de long et de quinze centimètres de diamètre, dans une béatitude profonde digérait les poules qu'il venait d'avaler. Malgré le grillage qui nous séparait de lui, nous n'étions pas des plus courageux, ce grand collier enroulé, gris tacheté de noir, cette gueule baveuse, ne nous inspirait pas confiance. Les sœurs, derrière nous, priaient en égrenant leur chapelet, ce n'était pas le moment d'avoir peur. Bref, tous trois, nous avons déchargé sur l'ignoble bête une grêle de chevrotines à trois mètres de distance : il ne resta plus qu'un amas de viande informe qui remuait encore ; deux poules et un canard qui trouvaient agrippés au grillage et se croyant sauvés, ont pris leur part de plomb qui ne leur étaient pourtant pas destinée.

Nous rencontrons dans la région quelques chats-tigres, ils atteignent environ 80 cm de long sur 50 de haut. J'en avais acheté un, dix sous à Diola, un petit, très joli, mais il mangeait tout ce qu'il trouvait dans ma chambre, jusqu'à mes chaussettes et mes pantoufles et pour avoir la paix je l'ai mis à la porte.

J'ai élevé une jeune biche, que nous avions ramenée blessée d'une partie de chasse, elle est maintenant apprivoisée et me suit volontiers, dans mes promenades ; la nuit je la garde avec moi sous ma moustiquaire, et pour qu'elle ne fasse pas de bruit avec ses sabots, je lui ai confectionné des chaussons qui lui vont admirablement bien.

Avril 1917

Je viens de rentrer d'une tournée dans nos factories, gérées par les noirs, trois semaines dans la brousse, à cheval ou en canot pour acheter diverses marchandises. Nous étions partis un de mes camarades et moi avec plusieurs noirs, nous marchions en une longue file devant nos porteurs de vivres et lits de camp, nous avions vraiment grand air, bien en selle, le fusil en bandoulière, et le poing sur le côté. Dans chaque village, surtout dans le Fogny, le chef de tribu, nous faisait apporter des poulets, des œufs, du gibier, du vin de palmes, des fruits et même, ce qui m'a le plus surpris, une de ses femmes, la plus jolie, qu'il nous offrait gracieusement comme était le plat favori des toubabs, il était tout à fait désolé, à notre départ, de voir que nous n'acceptions pas son dernier cadeau.

Après avoir remis les chevaux aux boys, en attendant le moteur qui devait nous reconduire à Zinguinchor, nous avons profité de chasser un peu, dans ces parages après des marigots le gibier à plumes voir même à poils abonde. Nous avons descendu un marabout qui malheureusement est tombé dans les palétuviers qui émergent au bord de la rivière, impossible de le dénicher. Derrière nous, sur les arbres, une bande de singes,

attirés par les coups de feu, nous bombardaient, avec des fruits de Baobabs, sur lesquels ils sautaient d'un arbre à l'autre. J'allais envoyer une décharge de petits plombs dans le tas, quand un des noirs qui était avec nous, me dit, avec son parler « petit nègre » « y a pas bon, toubab, tirer bollos, toi y avoir tous bouffer toi, y a pas pouvoir foutre le camp ». En effet si j'avais tiré et blessé un singe, nous les avions tous à nos trousses. Peu après le canot de la compagnie, arrivait pour nous reconduire chez nous, durant le voyage, nous avons eu un coucher de soleil splendide, nous étions fatigués de cette journée assez mouvementée et le bercement du moteur avec la fraîcheur de la nuit n'ont pas tardé à nous plonger dans un sommeil mêlé de rêves roses.

Juin 1917

Nous voilà au commencement de l'hivernage, depuis plusieurs jours, la chaleur devient étouffante, comme si un gros orage allait se déchaîner, mais rien pas même une bienfaisante ondée. Ce n'est qu'avant-hier, après une journée des plus pénibles, que la pluie est tombée. Le voile du ciel s'est déchiré, il est tombé une avalanche d'eau, durant trente minutes puis instantanément, comme au théâtre, changement de décor, le ciel qui était noir comme l'encre devient bleu, rose, violet puis rouge sang pour encadrer le soleil qui va disparaître, après s'être montré quelques minutes et tout se termine dans une apothéose magnifique et grandiose.

J'ai préparé tous ces jours, quelques toiles, destinées à représenter quelques phases du soleil couchant, pendant l'hivernage, c'est ce qui m'impressionne le plus en Afrique, ces transformations subites, cette gamme de couleurs chaudes, ce mélange infernal que je n'ai vu nulle part ailleurs.

C'est aujourd'hui dimanche, je suis rentré tout à l'heure d'une longue randonnée à bicyclette dans la brousse par les sentiers battus par les noirs. J'étais avec un camarade, nos membres étaient engourdis par l'inaction et la chaleur pesante des jours passés, donc ce matin de bonne heure, nous avons sautés sur nos machines et la course dans la forêt a commencé, grisés par l'air, avec du salpêtre dans les veines, nous allions comme à la descente du Pillon avant d'arriver à Gsteig. Maintenant le paysage est merveilleux, il a suffit d'une bienfaisante ondée pour reverdir la plaine et la forêt desséchée par huit mois sans une goutte de pluie. Nous avons visité quelques villages Nankagnes, à notre arrivée les enfants, les tout petits, se sauvent en poussant des cris de sauvages !! Tandis que les hommes et les femmes se prosternent devant nous en faisant leurs salamaleks d'usage, plus nous avançons dans la brousse, moins les habitants sont vêtus, un simple bambou creux pour les hommes et une liane pour ces dames suffit à cacher leur sexe.

Je remarque, que ici, en Casamance les fleurs font défauts, à part quelques liserons et coquelicots d'un rouge sang et les fleurs cultivées dans nos jardins, je n'en connais pas d'autres, rien de semblable aux primevères, violettes, marguerites qui agrémentent nos pâturages durant toute la saison chaude. Ici, rien que de la verdure, des herbes et des

lianes qui obstruent les petits sentiers. Les arbres, par contre, sont superbes, les palmiers ont redressé fièrement leur plumeau de palmes, comme pour narguer la tornade.

Je savoure les nuits africaines, endormi par la brise fraîche sans un bruit, si ce n'est l'orage qui gronde au lointain. Nous sommes sur la véranda à l'approche de l'orage et de la tornade ; en une seconde, le ciel était sillonnés d'éclairs qui illuminaient les nues et l'orage semblable à une canonnade éloignée qui se rapproche insensiblement, donnait l'illusion d'une formidable bataille, le tout couronné d'une pluie diluvienne, comme jamais je n'en avais vue. Qu'il fait bon alors respirer, cet air, après la chaleur étouffante précédant l'orage.

6 juillet 1917

Me voilà installé dans ma nouvelle résidence de Kolda. Je m'embarquai, le 23 juin, avec armes et bagages à bord de notre moteur, un dernier salut aux camarades et nous partions majestueusement, suivant le cours zigzagant de la Casanmance, nous arrivions à Marsassoun, à huit heures du soir. En traversant un marigot assez étroit nous avons vu une famille d'hippopotames qui s'ébattaient dans l'eau ; le père, la mère et deux petits qui nous regardaient passer, leur large gueule armée de défenses grande ouverte telles des vaches qui regarderaient un train. Ces parages sont très fréquentés par les animaux, surtout le « marigot maudit » ainsi appelé par les indigènes, qui n'y passent jamais.

Après une rapide inspection de la factories nous avons mangé en plain air, au bord de la rivière, à l'ombre des palmiers. Le cuisinier nous avait préparé un bon dîner, auquel nous avons fait honneur. Comme nous ne partions qu'à l'aube, le lendemain, les boys ont installé nos lits de camp, surmontés de moustiquaires en tulle, et durant notre sommeil, les noirs montaient la garde, devant le feu qui servait à éloigner les caïmans ou autres bestioles. Au petit jour nous étions réveillés par des Marabouts rassemblés, face au soleil Levant, qui poussaient des exclamations en faveur d'Allah ! C'était l'heure de se lever, profitant de la fraîcheur matinale, nous reprenions le cours de la rivière, vers la fin de l'après-midi nous faisions halte à Inor, où nous devions déposer Monsieur N. invité par le commandant à dîner, et à passer la nuit. Nous sommes descendus jusqu'à son domaine. De nombreux boys étaient aux petits soins pour nous et après l'apéritif nous partions faire une promenade à cheval.

J'avais un petit poney croisé arabe, très joli, avec son manteau gris argent, une mignonne tête, aux oreilles frémissantes et un air bonasse, dont j'aurais dû me méfier. Nous galopions depuis un quart d'heure, sur le sable, quand mon gaillard, pris d'une envie de faire la chèvre, se cabre, fait un tourniquet, se lance au galop, mais son élan est arrêté par une termitière qui le fait s'étaler, naturellement moi, suivant la trajectoire

dans un superbe vol plané, je vois m'étendre de tout mon long sur le tapis de sable, mes deux camarades riaient, sur leur monture et je n'ai tardé à suivre leur exemple, heureux de m'en être tiré à si bon compte. J'ai enfourché ma monture et nous sommes partis ventre à terre, à la maison, où nous attendait un plantureux repas. Il était dit que la journée ne se terminerait pas sans incidents, une aventure, non moins comique que la première devait nous arriver vers le soir. Nous étions en train de boire notre café, en fumant une cigarette quand le brigadier des gardes, un noir, arrive nous dire que la hyène « avait bouffé moutons » nous l'avions affectivement entendue qui ricanait aux abords du parc. Monsieur N. nous donne à chacun un fusil et nous voilà partis, par un beau clair de lune, au fond du parc à la lisière de la forêt, chacun de son côté, pour attendre la bête.

J'avais un frisson dans le dos, mon ombre démesurée dansait à côté de moi et la lune avait l'air de se payer ma tête. Je me suis installé à l'affût derrière un fromager abattu, attendant les évènements, un silence lugubre planait autour de moi, j'allais quitter ma place, lorsqu'un coup de feu part à cent mètres suivit d'un hurlement interminable, la bête blessée, surprise à dépecer sa proie, s'enfuyait dans la forêt, trop épaisse et dangereuse à cause des serpents, nous avons préféré rentrer.

Monsieur M. qui avait blessé le fauve était furieux de ne pas l'avoir tué ; toute la nuit nous l'avons entendu hurler à la mort ; parfois dans mon sommeil angoissé, je l'entendais si près et je croyais voir ses yeux phosphorescents à travers la moustiquaire. J'étais content le matin, de voir poindre les premiers rayons du jour, mes camarades avaient entendu aussi tard dans la nuit l'agonie de la hyène. Les gardes l'ont trouvé plus tard dans un fourré à demi rongée par les magnans et les corbeaux.

Quelques minutes plus tard nous quittions Inor pour arriver à Diaroumey à neuf heures. Le lendemain nous partions à bicyclettes pour Sédhiou à travers les sentiers battus, nous avions à peine fait une dizaine de kilomètres que la chambre à air de mon vélo, surchauffée par le soleil et le sable, crève et nous n'avions rien pour le réparer. Nous sommes allés jusqu'au village suivant et le chef nous a offert deux chevaux et deux boys pour conduire les bicyclettes ; nous voilà repartis au pas, nous avions perdu une heure, et par malheur le noir qui nous servait de guide s'est trompé de chemin, il fallu revenir sur nos pas, le soleil avait disparu depuis longtemps et la nuit lentement s'approchait, nous avions encore une vingtaine de kilomètres à parcourir. Dans la forêt où il faisait noir, les chevaux à chaque instant battaient, ou s'arrêtaient tremblants, les oreilles dressées, au moindre bruissement de feuilles, sentant un danger quelconque. De temps en temps une biche s'enfuyait, et les singes sautaient de branche et branche presque sur nos têtes. Je m'habituait petit à petit à toutes ces choses, mais j'avais toujours la crainte de voir surgir une panthère affamée ou un lion égaré, mon compagnon de route et mon guide se riaient de moi, à juste raison. Enfin au bout de quelques heures, nous arrivions à Sédhiou, il était près de dix heures et nous avions mis six heures pour couvrir les quarante kilomètres.

Pendant que nous prenions notre repas en compagnie de l'administrateur qui venait nous souhaiter la bienvenue, celui-ci nous apprenait qu'une bande de deux cents indigènes, commandés par un grand Marabout fanatique, venant de Gambie, poussé par je ne sais quelle folie religieuse, avaient attaqué le poste de douane de Séléty, incendié la maison, tué les gardes indigènes et coupé la tête du chef de poste. Ils ont porté la tête qu'ils ont abandonné ensuite à Diouloulou après avoir pillé le village et les maisons de commerce, en particulier notre factorie, ils continuaient leur chemin vers le Sud, dans notre direction. Nous n'étions pas rassuré du tout, jusqu'à aujourd'hui où un télégramme de Ziguincher nous annonce que les compagnies de tirailleurs sénégalais les a arrêtés et conduits en Gambie où ils ont été exécutés par les autorités angolaises, à notre grande satisfaction.

Le lendemain soir à dix heures, par un beau clair de lune, qui ne devait pas durer, nous embarquions en direction de Kolda, mon nouveau domicile pour l'hivernage. La nuit était magnifique par un beau ciel étoilé, la lune se reflétait dans l'eau, ce qui donnait à ce spectacle quelque chose de mystérieux et poétique à la fois. Nous avons installé les lits de camp, côte à côté sur le canot, bercé par la brise et les trépidations du moteur nous ne devions pas tarder à nous assoupir. Mon camarade était inquiet, en me désignant à l'horizon une grande ligne noire, se découpant nette sur le ciel éclairé par la lune, le nuage d'encre se rapprochait avec une rapidité effrayante, déjà le vent soufflait, ces vents chauds précédant la pluie. La rivière devenue noire, elle aussi, s'agitait, notre moteur roulait et tanguait comme une coquille de noix dans une cuvette, L'orage grondait maintenant avec fureur, des éclairs fantastiques embrasaient tout le ciel. Le spectacle si calme un instant auparavant, était effrayant et lugubre. Au risque de partir à la dérive, dans les palétuviers, entraînés par la violence du vent, nous avons mouillés au large, la rivière était peu profonde. Après avoir baissé les rideaux caoutchoutés du moteur, nous nous trouvions comme dans une maison flottante ou dans une arche de Noé. La pluie tombait par rafales ; une fois l'orage passé, nous nous sommes endormis. A l'aube le bateau reprenait sa marche, à neuf heures nous arrivons à Diannah, inspections de la factorie, déjeuner et départ pour Kolda. Ce dernier parcours devait durer environ douze heures. Ce fut un enchantement. Je me croyais au cinéma, devant mes yeux défilait le panorama d'une féerie.

Depuis Diannah, la Casamance devient de plus en plus étroite, arrivé à Kartiack, qui se trouve à la frontière du Fouladou dont Kolda est le chef-lieu, la rivière n'a guère plus de quatre mètres de large, nous nous trouvions sous un arc de triomphe de feuillage ; des lianes, des palmiers, des baobabs, nous offrent gracieusement l'ombre de leurs branches fraîches et vertes. L'eau de la rivière devient plus douce, le moteur se fraye un chemin parmi les nénuphars, les champs de lotus qui jonchent la rivière, les fleurs à notre passage inclinent leurs têtes blanches et disparaissent dans l'eau. Les caïmans sont nombreux à cet endroit, nous les voyons paresseusement étendus sur la berge, énormes et grotesques dans leur peau rugueuse et gluante, ou fuyant devant le moteur en fouettant l'eau de leur queue puissante. Maintenant il fait nuit, la marche est sans cesse ralentie par les herbes et les fleurs qui s'enroulent autour de l'hélice. Enfin nous

arrivons devant Kolda, les maisons européennes sont au bord de l'eau et le village indigène plus en arrière. Nous accostons à un petit warf de bambous et de tronc d'arbres, c'est le débarcadère de la compagnie, joli dans sa rusticité, sur la rive le collègue que je viens remplacer, Monsieur N. ainsi qu'une centaine de noirs viennent me souhaiter la bienvenue. Dans le cercle de Fouladou, les habitants sont les Foulahs, une des plus jolies races de la Casamance, au teint légèrement café au lait, presque aussi clair, mais plus bronzés que les mulâtres. Les femmes sont fines, il y en a de très belles, leurs tresses garnies de louis d'or ou de monnaies anglaises et portugaises, drapées dans leur pagne aux couleurs vives, coiffées de mouchoirs multicolores, des colliers d'ambre et de verroterie autour du cou, elles rappellent un peu le type de la gitane espagnole ou de la bohémienne. Les hommes sont beaux et forts, superbement musclés quand on les voit passer de loin, monté sur leurs petits chevaux à longues crinières, vêtus de longs péplums blancs flottant au vent, semblables à de grands oiseaux frôlant la terre.

Les chevaux sont de très petite taille, du genre des demis sangs arabes fins et gracieux, le trot est rapide et court et le galop allongé, les indigènes montent presque toujours à l'amble, ce qui est très fatiguant pour nous qui n'en avons pas l'habitude.

J'ai maintenant pris possession de la factorie qui m'est confiée et je me suis installé dans mes appartements.

Une fois la journée terminée, à cinq heures nous allons faire une promenade à cheval ou à la chasse. Jeudi dernier des indigènes nous annoncent qu'un énorme caïman stationnait dans la rivière aux abords de nos factories et qu'une chèvre avait été dévorée. Nous avons fait faire un énorme hameçon à trois griffes long de trente centimètres amorcé à un câble d'acier fixé à une caisse vide surmontée d'un fanion blanc, une cuisse de chien crevé comme appât à l'hameçon, et le tout posé sur la berge.

Le lendemain, tout avait disparu, mais la caisse ne devait pas être loin : avec deux pirogues, quelques rabatteurs, nous nous sommes mis à la recherche de notre trop gourmand voisin. Nous ne devions pas aller bien loin, à quelques mètres de notre warf on voyait flotter le petit drapeau blanc sur la caisse, entraînée par saccades furieuses par la bête enragée, un coup de harpon lancé adroitement et le monstre était vaincu. Au moment où nous allions l'amarrer à notre pirogue, un formidable coup de queue, balance un des noirs au fond de l'embarcation, la secousse était si forte que nous sommes tous tombés au risque de chavirer, un coup de révolver dans l'œil de la bête et la farce était jouée, nous l'avons tirée sur la berge et nous avons assisté à un déballage des plus fantastiques : bracelets, bagues de pieds, gris-gris, colliers de fer, ceintures d'enfants, tessons de bouteilles, cornes de biches et de chèvres, sabots et ossements humains que le monstre n'avait pu digérer. Il mesurait deux mètres huitante dont septante centimètres de gueule aux dents acérées, il est de la race de ceux que les nègres appellent « Bambos » ou mangeurs d'hommes.

La faune de Kolda est plus variée que dans la basse Casamance, le lion, par exemple n'est pas rare, mais la race de la région est pourvue de crinière, nous les entendons fréquemment pendant la nuits, quand ils viennent boire à la rivière à cent mètres de nos ranchs. Des rugissements formidables se font entendre dans le calme de la nuit. Dimanche avec Monsieur N. nous avons l'intention d'aller à cheval dans un endroit à quelques kilomètres de Kolda où il y a un repaire de lion, malgré leur taille et leur renommée, ce ne sont pas les bêtes les plus à craindre ; le scorpion, dont la taille est de trois ou quatre centimètres de couleur gris de fer, pullulent et leurs morsures venimeuses ne pardonnent pas ; le serpent noir, vingt centimètres et le trigonocéphale qui atteint un mètre cinquante.

Dernièrement ma petite biche, venait mourir à mes pieds, mordue au cou, par un de ces reptiles et le chien de mon camarade agonise à l'heure même dans des souffrances terribles. Le garde de ma concession en a tué huit dans les fourrés clôturant la maison, aussi ai-je pris mes précautions, je ne sors jamais que bottés ou guêtrés et la cage de ma moustiquaire toujours fermée. Notre grand ennemi est aussi le minuscule moustique, propagateur de la fièvre qui est en pleine activité durant la saison des pluies.

Rien de plus énervant pendant votre sommeil, déjà difficile par la chaleur étouffante, d'entendre cette musique et de se gratter toute la nuit. Il y a aussi les magnans que nous voyons en colonnes serrées et interminables, traverser les sentiers toujours en guerre, quand ils envahissent une maison, le propriétaire n'a plus qu'à déloger, en attendant, que ces hôtes daignent la quitter. Je n'ai pas eu à m'en plaindre jusqu'à maintenant, à part une piqûre au mollet, je l'ai sentie comme une brûlure au fer rouge.

L'hivernage sur la côte d'Afrique ressemble au printemps en Europe, l'abondance des pluies en plus. Tout est en pleine maturité, le mil, le maïs sont prêts à être récoltés, le riz, les arachides, les palmistes dans un mois environ. Alors la traite commence, avec la bonne saison, dans les champs tout est vert, les forêts sont impraticables, par les lianes et les grandes herbes. La chasse devient difficile, l'herbe atteint dans la brousse deux mètres environ, cachant d'innombrables serpents, iguanes et autres reptiles non moins rassurants. De ce fait nous ne sortons plus qu'à cheval, pour chasser le perdreau, quand le temps nous le permet. Dimanche, nous galopions N. et moi, le ciel était bleu, immédiatement comme par un coup de baguette de fée, le ciel a changé de couleur, l'atmosphère devint lourde, nos chevaux se cabraient et frémissaient, et la pluie s'est mise à tomber une de ces pluies à couper au couteau, inonde la plaine, le tonnerre, en une seconde nous étions ruisselants, heureusement nous n'étions pas loin de la maison et dix minutes plus tard, nous arrivions, trempés, à tordre comme un linge et à mettre sécher sur une corde, après une friction à l'eau de cologne et un bon repas nous étions remis de notre bain forcé.

26 octobre 1917

Cette fameuse partie à cheval au cours de laquelle nous avons été surpris pendant une tornade et trempés jusqu'aux os a provoqué chez moi un accès de fièvre. Cela a commencé par de violents maux de tête, suivis de frissons chauds et froids, une violente courbature et une fatigue générale qui a nécessité un séjour au lit.

Je suis maintenant très bien et complètement remis. Cet état demande pourtant quelques soins ; nous avons à Kolda une infirmerie indigène, attenante à l'administration et sous la surveillance du Résident. Un infirmier s'occupe des malades, nous avons à notre disposition tous les médicaments utiles. En cas de blessures graves ou maladie, le docteur de Ziguinchor, un européen, peut se transporter à Kolda en un jour et demi. Les fièvres, assez fréquentes pendant la saison des pluies, ne sont pas dangereuses, si l'on prend des soins immédiats, qui constituent en trois ou quatre cachets de vingt-cinq centigrammes de quinine. Nous en prenons à chaque repas ; la fièvre peut être coupée aussi par une demi-bouteille de champagne. Nous ne devons jamais sortir sans casque, entre huit et dix-sept heures, éviter la pluie, et ne dormie que dans une moustiquaire constamment et hermétiquement fermée, ne pas s'enivrer et ne pas trop manger de gibier ou de viande saignante.

Il n'y a pas de jour où je ne me trouve en présence d'un fait bizarre, nouveau pour moi et tous ces mille incidents de ma vie africaine me rappellent les romands de Pierre Loti. Le romand d'un spahi par exemple, le nom de l'héroïne de ce récit « Fathou Gaye » est très courant ici : Fathou Aminata, Lica, Tanagra, Nata, Lotti, Kati, Tabas-Ky sont en effet les prénoms des jeunes filles du pays. Les hommes : Noussa, Gnangri, Yoro, Daoda, Keba, Kaba, Demba, Samba, Kamara, Gadia, Bengoura, Manza, Ibrahima, Wanga, etc… ce sont les prénoms des indigènes Marabouts, c'est-à-dire musulmans, chez les catholiques, les prénoms ressemblants aux nôtres, tout en étant négrifiés. Chaque race a ses mœurs et ses coutumes, ses fêtes et ses costumes et tout cela a un charme particulier.

Les Peuhl ou Foullahs, habitant de notre région, sont d'ancienne origine égyptienne, ils ont le teint clair, et un je ne sais quoi de distingué et de supérieur, à côté des sénégalais, plutôt brutaux et insignifiant. J'ai eu l'occasion dernièrement de visiter un village Peuhl, dans le Bantankountou, appelé Kamako. Le chef de canton Diaye Diouberon, m'a fait les honneurs des différentes cases de ses sujets, un grand tam-tam d'honneur a été célébré. Monsieur M. et moi nous avons accepté quelques présents et le chef nous a accompagné suivi de ses louveteaux noirs jusqu'à Kolda.

J'ai été surpris de cette réception en pleine brousse, chez des habitants encore sauvage et de constater une telle différence d'avec leurs frères de la Basse-Casamance. La beauté et la finesse de leurs traits, des corps merveilleux. Leurs danses ont quelque chose de félin, semblable aux danses modernes rythmiques, genre Isdora Duncan ou Nyjinsky. Leurs instruments de musique dont les sons rappellent ceux de nos violons ou de la vielle sont fabriqués avec de grosses calebasses couvertes de peaux tendues à l'aide de cordes de crin de cheval ou de lianes spéciales. Le balafon, piano indigène, est curieux,

la mélodie est sans doute monotone, mais doute et langoureuse. La danse des morts, donne le frisson, et ressemble vaguement à la valse de la Nuit des quatre temps, pas au point de vue musical, bien entendu.

25 novembre

Je vais bientôt m'en retourner à Ziguinchor et me réjouis de pouvoir à nouveau respirer l'air de la mer, après une journée de soleil ardent.

En attendant mon départ de Kolda, je suis seul avec mon ami M. comme européen, bien sûr. Dimanche nous avons fait une partie des plus mouvementées. Partis en pirogue avec nos armes et un rameur à quatorze heures, nous avons remonté la rivière jusqu'aux environs de Faraba, petit village Peuhl. Le ciel était couvert, comme aux premiers jours d'automne suisse, un calme profond régnait sur la rivière, semblable à un miroir sinueux où se reflétaient les feuilles des arbres, de grandes lianes vertes, garnies de liserons roses et blancs traînaient dans les flots ; des milliers d'oiseaux aux couleurs éclatantes, où dominaient le rouge garance et le bleu le plus pur, gazouillaient dans les arbres ou voltigeaient sur nos têtes. A chaque instant, le bruit sourd d'un plongeon nous rappelait à la réalité et nous faisait tâter nos fusils : un caïman, dérangé dans son sommeil, par le bruit des pagaies regagnait précipitamment les eaux protectrices du fleuve.

Plus loin, notre boy, nous indique sur un gros baobab, une quantité de singes jaunes, café au lait, d'assez brande taille. Ce sont des singes aboyeurs que les Mandingues appellent Gollos. Avec une grosse chevrotine, dont nos fusils étaient chargés, nous avons tiré dans le bas. Quatre singes ont dégringolé dans les fourrés pendant que les autres, dans un vacarme épouvantable, sautent de branche en branche fuyaient hors de notre portée. Nous accostons dans le but de chercher nos victimes et envoyons le boy battre les fourrés, nous tenant à l'affût un peu plus loin. Tout à coup en jetant un regard circulaire, nous apercevons à quelques mètres nos quatre gollos qui se léchaient mutuellement leurs blessures. L'un d'eux tenait un petit sous son bras. Nous avons déchargé nos armes sur ce groupe pensant achever les pauvres bêtes, mais des beuglements comiques nous répondent et, en un clin d'œil nos singes s'élancent sous bois. Vivement, sans réfléchir, nous nous mettons à leur poursuite, pendant un quart d'heure à travers les hautes herbes. Nos singes nous avaient brûlé la politesse, sur quelque haute branche ou tout simplement cachés dans les herbes. Il s'agissait maintenant de rejoindre la pirogue et le boy ; ici pas de poteaux indicateurs, nous étions à trois heures de Kolda par voie d'eau et à cinq heures à pied et pas de boussole. Douce perspective d'être perçus dans la brousse loin de tout village. Il était quatre heures et à six heures déjà la nuit est noire. Enfin au bout d'une heure de recherches, nous trouvons le boy endormi, mais pas de pirogue. Elle avait profité de notre escapade pour nous lâcher, elle aussi. Nous sommes redescendus le cours du fleuve, regardant dans les lianes et les palétuviers si nous apercevions la pirogue. Nous la retrouvons plus

bas arrêtée dans un barrage de pêcheurs. Il faisait nuit quand nous arrivions à Kolda, après mille péripéties, empêtrés dans les lianes, au risque de chavirer à chaque instant et de se sentir dégustés par quelques saurien, friand de chair blanche. Non ! On ne m'y reprendra plus d'aller voir les singes ; et dire qu'en Europe on les voit tant qu'on veut et sans beaucoup se déranger.

Dernièrement, les troupeaux de bœufs et de vaches ont été attaqués presque dans le village, par une horde d'environ cent cinquante chacals ou chiens sauvages et de hyènes, espèce dangereuse, ces animaux lorsqu'ils sont blessés attaquent l'homme avec furie. Une battue fut organisée sans résultat. Plusieurs bœufs, vaches et moutons ont été dévorés. Quelques lions, même, tenaillés par la faim sont à l'affût des bourricots venant à Kolda avec les Dioulas. Ces rugissements caverneux retentissants dans la nuit et mon chien « Sahara » hurlait à la mort comme un possédé.

Jeudi nous prenions notre repas du soir chez moi ; Monsieur N. que j'avais invité proposa que par ce beau clair de lune, nous dînions dehors. Le repas était gai ce soir-là, j'avais appelé un joueur de balafon et de violon indigène pour remplir la monotonie de ces veillées si longues. Au milieu du repas, le chien assis non loin de la table, se précipite, affolé, dans mes jambes. A quelques mètres de nous, sortant d'un massif de piments, un énorme python, s'avance droit sur nous, la gueule bavante. Inutile de dire que nous avons pris la fuite et nous nous sommes mis en lieu sûr pour continuer notre souper, en nous réinstallant à l'intérieur. Prendre nos fusils, pour battre le reptile, il n'y fallait pas songer, le commandant interdisant les coups de feus, la nuit pour ne pas alarmer le poste de garde. Le lendemain matin, mon premier soin a été de faire désherber la cour pour retrouver notre visiteur du soir. Quatre serpents noirs furent tués, mais le python était loin dans la brousse.

Nous voici au commencement de la bonne saison. Finies, les tornades et les orages diluviens ; le soleil seul, dans toute sa splendeur et sa chaleur torride, pendant six longs mois, la sécheresse, les arbres sans feuilles, les herbes brûlées, les incendies de brousses. Le matin pourtant, avant le lever du soleil, je suis tout gelé sur mon lit et je suis bien content de pouvoir tirer à moi une bonne couverture de laine. Les nuits au commencement de la saison sèche sont humides et froides ; avant le lever du soleil, les noirs se calfeutrent dans leurs cases et, quand ils sortent, ils sont toujours emmitouflés dans de vastes péplums ou couvertures de laines. J'ai été au début très surpris de ce semblant de froid, il est vrai que l'on devient sensible à cette température après un séjour plus ou moins prolongé aux colonies. J'ai l'habitude de dormir avec portes et fenêtres ouvertes, protégé simplement par les doubles portes et fenêtres grillagées d'épais fils de fer et j'ai attrapé un rhume carabiné, une toux suivie d'extinction de voix. Pendant trois jours j'ai pris des grogs et mis une ceinture de flanelle sur ma poitrine, un foulard autour du cou, comme l'hiver en Europe.

Lettre partie de Kolda le 25 novembre
Arrivée à Morges en 28 décembre

Le 8 janvier 1918 à sept heures du soir. Monsieur L. était de retour à Morges à la surprise de tous. Il était très malade et avait fait un voyage mouvementé à travers les dangers des sous-marins allemands et des gros temps.

A la suite d'une discussion avec ses chefs directs de Ziguinchor, il avait donné son congé et repris la mer en même temps que la lettre qu'il venait d'expédier. Assez malade d'une forte bronchite et atteint par des crises fréquentes de fièvres paludéennes, il dut s'aliter et ne fut en bonne santé que vers le mois de mars, époque où il forme le projet de repartir pour l'Afrique et écrivit à diverses compagnies de Marseille. Il travaille à la peinture puis le 15 juin accepte un engagement de trois ans à la Compagnie anciennement Ormandon & Cie. Le 30 juin 1918, il partait à Genève, muni de nombreux passeports et visas consulaires à destination de Marseille.

Deuxième voyage

Vendredi 5 juillet 1918

Me voici à Marseille depuis lundi matin à dix heures. J'ai fait un très bon voyage jusqu'à Lyon. Aucun ennui à la douane. Arrivé à Lyon à 21h30, je pensais me reposer un peu dans un bon lit, mais pas malheur, pas un hôtel n'était libre, je n'ai pas pu trouver la moindre mansarde. Las de courir la ville en quête d'un logement j'ai voulu me reposer sur un banc. Il était 23h00 mais les agents ne l'entendaient pas ainsi, et ils m'ont prié d'un ton péremptoire de « circuler ». Je suis reparti à la gare, les salles d'attente étaient pleines de permissionnaires. Le buffet encore ouvert restait me seule ressource et j'ai pu m'y reposer jusqu'à une heure tout en prenant un café. D'une heure à quatre heures, j'ai dormi sur un banc comme un vagabond. Mon train partait à 04h30 et m'a transporté en quelques heures à Marseille. Je pars demain samedi à destination de Cotonou et Porto Novo à bord du magnifique Paquebot Louis Fraisinet. Je voyagerai en première classe pendant les quarante et quelques jours qu'il faut pour un si long parcours. De Marseille nous toucherons probablement Gibraltar, Dakar et tous les ports de la côte jusqu'à Cotonou. J'espère que tout ira bien et que les sous-marins allemands ne troubleront pas notre traversée. Dans quelques jours je voguerai au milieu de l'océan, vers des pays inconnus, plus beau que le Sénégal.

Samedi 6 juillet 1918 à bord du Louis Fraissinet

C'est le moment du départ, la sirène vient de lancer un long et lugubre rugissement, comme celui d'une bête traquée. Nous sommes sur le pont de première avec cinq jeunes gens suisses qui font leur premier voyage. Le vapeur quitte lentement le quai, traîné par deux petits remorqueurs. La mer est calme, sillonnée de vapeurs et de voiliers. La nuit s'avance, j'ai hâte de dormir, l'air vif du large, les courses de la journée, et aussi la fièvre du départ m'ont fatigué. Je partage ma cabine avec un genevois qui se rend comme moi vers la côte africaine.

Lundi 8 juillet 1918

Je me suis réveillé de bonne heure ce matin. Nous longeons la côte espagnole. Nous sommes seuls en mer, le temps est superbe la mer est limpide, aucun tangage ni le moindre roulis. Je suis assis sur le banc de la passerelle des premières, et je lis les Pécheurs d'Islande de Lotti, ce livre m'enchante tellement que j'en oublie d'admirer le paysage, qui est pourtant de toute beauté, nous avons passé devant Barcelone, Valence, Alicante, Almeria, demain nous toucherons Gibraltar où nous descendrons un ou deux jours.

Il m'est arrivé un incident amusant. Il y a à bord un certain nombre d'officiers et parmi eux un sergent qui me regardait avec insistance depuis le départ. Enfin hier il s'est avancé vers moi et me dit :

« Vous n'êtes pas Marcel Linder de Morges ? »

- « Mais oui, en personne ».

Alors le sergent l'air heureux m'a expliqué tout de suite ses souvenirs à mon égard.

« Vous souvenez-vous de la petite Adèle qui venait chaque année en vacances à Morges ? Vous étiez je crois, à cette époque, son petit bon ami. Je suis son frère, nous avons joué ensemble vous et moi avec mes cousins. Je me suis engagé et après trois ans de front je suis Sergent, décoré, croix de guerre, médaille militaire et Nicha ».

Pensez mon étonnement en reconnaissant enfin ce camarade d'enfance, le frère de la petite Adèle et les souvenirs de revenir en foule, c'est si loin et c'est si bon les souvenirs.

Mardi 9 juillet 1918

Nous n'arriverons que demain à Gibraltar. Le temps est toujours calme. Un superbe voilier trois mâts passe majestueusement près de nous. Nous longeons les côtes espagnoles, montagneuses, arides et sauvages. De temps en temps nous sommes en vue d'une petite ville, de quelques maisons blanches étalées sur la côte.

Mercredi 10 juillet 1918, quatre heures du matin

Je suis réveillé par le maître d'hôtel, nous arrivons à Gibraltar par un magnifique lever de soleil. Le vapeur a stoppé et nous admirons le formidable rocher citadelle qui défend le Détroit. Nous sommes au milieu d'une forêt de mâts : voiliers, vapeurs, croiseurs canonnière vont et viennent sans cesse autour de nous. Nous descendons à la mer dans une baleinière et nous accostons sur l'un des quais. Nous passons la visite devant la mine farouche d'un anglais qui nous considère, mon camarade et moi avec quelque méfiance, nous présentons nos passeports et recevons un ticket de circulation. Nous partons à travers les rues pittoresques de cette curieuse ville. Nous côtoyons de jeunes espagnoles drapées dans leurs vastes mantilles et des hommes coiffés de chapeau plat et gris qui paraît être la coiffure nationale. De grandes affiches en couleurs, placardées aux murs attirent notre attention, Ce sont des courses de taureaux avec le concours du célèbre Fernandez Diaz qui sont annoncées pour dimanche. Quel dommage que nous repartons si vite.

A midi la chaloupe nous ramène à bord et nous ne tardons pas à quitter le Détroit. Au large une trentaine de vapeurs marchands prennent la direction de l'Amérique. Un

torpilleur nous escortera jusqu'à Casablanca. Maintenant nous sommes dans l'Océan, le bateau roule et tangue comme une simple coquille de noix. Mes camarades qui font leur premier voyage sont étendus dans leurs couchettes, les yeux vitreux et le teint verdâtre. Un prêtre qui voyage avec nous est pitoyable. Je l'ai vu tout à l'heure, la tête dans ses mains, vomissant sur sa soutane Le pauvre homme s'en va en mission à Grand Hassam pour quelques années et paie comme tant d'autres son tribut au mal de mers.

Ce matin, j'ai assisté à une impressionnante cérémonie funèbre. Deux tirailleurs atteints de tuberculose sont morts, l'un pendant la nuit précédente, l'autre dans la matinée. J'étais allé les voir hier, à l'infirmerie du bord. Ils ne paraissaient pas souffrir, les yeux grands ouverts ainsi que la bouche d'où s'échappait un sifflement rauque. Malgré la fièvre intense, les corps étaient froids et couverts de sueur. A midi les corps des deux tirailleurs, enveloppés de toiles à sacs, ficelés comme des saucissons, avec une barre de fer dans le dos sont disposés sur une planche, sur le gaillard d'avant. Nous sommes sur la passerelle avec les officiers. Autour des cadavres, un groupe de tirailleurs est au garde à vous. Nous nous découvrons, et le commandant donne l'ordre : « Envoyez… » Les corps grillent, l'un après l'autre, tombent à pic dans les eaux qui déferlent. Un coup de sifflet, un coup de barre, pour que les corps ne soient pas happés par l'hélice est tout est fini. Les tirailleurs, en baillant sont retournés s'étendre au soleil à rire et à jouer…

Nous arrivons à Casablanca, la grande ville marocaine qui s'étend toute blanche le long du rivage. Nous attendons des ordres, peut-être pourrons-nous descendre, mais non, un bateau moteur vient d'accoster avec le commissaire du port. Nous repartons tout de suite après la visite. En rade, j'ai reconnu, mon ancien vapeur « Le Draa » celui qui m'a ramené en Europe au mois de janvier. A ce sujet, je note une nouvelle apprise à mon départ de Marseille, le premier vapeur sur lequel j'ai fait mon arrivée au Sénégal « Le Libéria » a été coulé l'année dernière par un sous-marin allemand sur les côtes marocaines, mais l'équipage a été sauvé.

12 juillet

Nous marchons à 10 nœuds, toujours fidèlement accompagnés par notre torpilleur. Nous sommes loin de la Côte, la mer est houleuse et le bateau roule furieusement. Je suis seul sur le pont avec mon camarade P. à regarder passer les vapeurs, seule distraction à bord.

13 juillet

Nous n'avons pas dormi cette nuit, secoués de droite et de gauche par le roulis. La mer paraît pourtant calme. Ce mouvement est produit par les vagues de fond, c'est

assommant et des plus fatiguant. Seuls les tirailleurs indigènes n'ont pas l'air d'en souffrir, couchés dans la cale ou sur le pont.

14 juillet, Fête nationale française

Nous avons déjeuné au champagne offert par le commandant du vapeur et les officiers des tirailleurs, nous seront cet après-midi à la hauteur des Iles Canaries. Dans quatre jours à Dakar.

15 juillet

Nous naviguons très près des Côtes, celles-ci tout à fait désertes sont les confins du Sahara, et s'étendent ainsi d'Agadir à Saint-Louis du Sénégal. Nous longeons maintenant Rio de oro qui appartient à l'Espagne. Ce soir nous arriverons à la hauteur du Port Etienne, pays désertique et sauvage où il ne ferait pas bon aborder en cas de naufrage ; les indigènes de ces régions non pacifiées nous sont paraît-il tous hostiles.

16 juillet

Aujourd'hui le vent a fraîchi, la cause en est due aux prochaines tornades que nous aurons à subir, car la saison des pluies n'est pas terminée. Quelques marsouins suivent le bateau et leurs sauts formidables hors de l'eau nous amusent énormément. Toujours la côte aride en vue et le soleil torride nous la présente complètement blanche. Cette nuit nous serons en vue du Sénégal et nous allons longer le célèbre banc d'Arquin où a eu lieu le 3 juin 1816 le naufrage de la Méduse.

17 juillet

Nous avons perdu la côte de vue. Nous sommes seuls dans l'immensité. Un banc de poissons volants passe près de nous.

18 juillet

Ce matin, à l'aube nous sommes en vue de Dakar, en face de l'Ile de Goré. Le port est défendu par un filet sous-marin qui est très bien construit. Les vapeurs de n'importe quel tonnage peuvent y aborder à quai.

19 juillet

Du 18 au 29 juillet, onze jours d'escale à Dakar. C'est la saison des pluies, une chaleur lourde et étouffante nous accable. Le navire charge à nouveau pour le sud et c'est pourquoi nous restons si longtemps à terre. Nous en avons profité pour visiter la ville. La végétation n'y est pas abondante, c'est la vraie brousse, rabougrie où la seule culture, celle de l'arachide se trouve dans son terrain favori.

Les bâtiments principaux ayant quelque caractère sont : Le Gouvernement général de l'A.O.F. ceux de la Marine, l'Hôtel de ville et les casernes, car Dakar est une ville de Garnison admirablement organisée.

Avec une chaloupe, nous sommes allés en excursion sur une île située à quatre kilomètres de Dakar où se trouve la ville de Gorée. C'et le point de défense, par excellence de Dakar ; elle est construite sur un rocher et est l'une des plus anciennes localités de la Côte africaine.

La population indigène de Dakar est très dense et aussi très sale et l'administration pour ce fait la éloignée quelque peu des habitations européennes. La vie y est très chère et il n'y a guère que le poisson qui, grâce à son abondance, ne coûte presque rien.

29 juillet

Nous partons à onze heures aussitôt après le déjeuner et nous prenons immédiatement le large. Vers quatre heures, nous passons à la hauteur de la Sénégambie où nous distinguons le principal port Bathurst, colonie anglaise, très prospère ; plus loin, c'est l'estuaire de Casamance qui se dessine. Nous assistons à un superbe coucher de soleil.

30 juillet

Nous marchons aujourd'hui très au large. Le soleil est couvert d'épais nuages noirs, la mer est vilaine et sombre, le bateau tangue de nouveau, ce qui me donne un malaise indescriptible, sans être malade, mais ce mouvement lent et continu de la proue à la poupe ne m'enchante pas.

Je suis au salon avec mon camarade, le curé erre comme une âme en peine, ne sachant où se mettre pour chasser ce mal imaginaire qu'il ne peut surmonter.

Je me réjouis d'être à demain où nous arriverons à Konakry en Guinée française. Nous sommes maintenant au large de Rio Nunez.

Mercredi 31 juillet

Quel beau coup d'œil ce matin à mon réveil. Nous sommes à un mille des Iles de Los, véritable décor de féerie ; de superbes forêts de palmiers, baobabs, bananiers, bambous géants, c'est la véritable Afrique, celle de mes rêves, dans toute sa beauté. Les côtes Marocaines, la Mauritanie, le Sénégal, brousse rôtie au milieu du désert sablonneux, misère devant cette richesse de végétation équatoriale, Konakry, sur le continent,

derrière les îles de Los, à l'extrémité d'un cap se distingue déjà au milieu d'une végétation luxuriante. Notre vapeur obligé d'ancrer au large, à cause de la marée et c'est en chaloupe que nous gagnons la rive et le quai. Nous parcourons la ville en tous sens, elle est très étendue et sillonnée d'avenues ombragées par des manguiers dont les fruits délicieux nous tentent, des cocotiers, bananiers et des massifs de bambous. Les indigènes de couleur moins sombre que les Sénégalais sont de race Oussou, plus disciplinés et plus laborieux, somme aussi plus faciles et moins arrogants que leurs frères du Sénégal.

En ville, les Européens voyagent dans de confortables petites voiturettes aux roues caoutchoutées appelées pousse-pousse, tirées par des trotteurs nègres, les chevaux ne vivant pas dans cette région infestée par la mouche tsé-tsé. Sur le marché nous trouvons une quantité de fruits : ananas, mangues, bananes, goyaves, noix de coco, papayes et beaucoup d'autres, des légumes du pays : le manioc, dont on fait le tapioca, des aubergines, du piment et des quantités de poissons frais ou fumés.

Konakry est la capitale de la Guinée française siège du gouvernement, des administrateurs et des principaux commerçants. Mais l'heure du départ approche et à six heures par une épouvantable tornade nous quittons le port à destination de Monrovia, capitale de la république nègre de Libéria.

1er août

De bonne heure ce matin nous doublons la Sierre Léone, pays très fertile appartenant aux Anglais, et vers midi nous nous sommes devant les Sherbro, grandes îles très peuplées administrativement aussi par les Anglais, mais, économiquement, par des établissements français.

Nous sommes à la douzième longitude ouest du méridien de Greenwich. A cette époque de l'année la saison est pluvieuse et sous cette latitude les jours sont de même longueur que les nuits. Il fait jour dès six heures du matin jusqu'à six heures du soir.

2 août

Six heures, nous arrivons en rade de Monrovia, petite ville perchée à flanc de coteau, d'aspect très colonial au milieu d'une riche végétation. A midi, nous levons l'ancre et partons sur Tabou où nous embarquerons probablement une cinquantaine d'indigènes de race Kroomann, ceux-ci seront employés à bord pour le transit des marchandises, car la chaleur débilitante ne permet pas aux européens de faire de trop gros efforts.

3 août

Nous approchons de Tabou dont l'accès est assez difficile à cause de la barre sans cesse poussée d'un mouvement perpétuel de la vague qui prend la forme d'un rouleau énorme qui s'écrase avec fracas sur la place et qui rend le passage des embarcations très dangereux.

Le temps est toujours pluvieux quand nous mouillons en rade de Tabou. Plusieurs baleinières montées par des indigènes pagayant à notre rencontre. Chaque maison de commerce envoie une chaloupe qui prend les marchandises qui lui sont destinées. Pendant dix minutes, les noirs pagayent en s'excitant de cris et de chants gutturaux réservant leurs efforts pour le moment critique. Celui-ci est venu et ils s'élancent de toutes leurs forces dans un élan rapide et puissant, entraînés par la vague, au milieu des rochers qui émergent à fleur d'eau, fuyant le terrible rouleau qui nous suit et qui, au moment où il s'écrase pourrait nous engloutir… Nous avons passé et nous arrivons maintenant sur la plage. Un indigène énorme me saisit comme une plume, me transporte à terre ainsi que mes camarades.

La ville de Tabou est composée d'une dizaine de maisons européennes et d'un poste de T.S.F., toutes ces bâtisses sont très jolies au milieu d'arbres aux feuillages merveilleux. Les cultures principales sont le cacao, le café et les huiles de palmes. Nous sommes reçus par un jeune compatriote de Genève, qui nous offre aimablement quelques bouteilles de bière, puis nous faisons rapidement une promenade en ville avant de reprendre place sur notre baleinière. Comme à l'arrivée, un indigène nous transporte sur notre embarcation et c'est alors le moment le plus critique du passage à la barre, car, au lieu de courir avec la vague, nous devons lutter contre elle. Les indigènes, très expérimentés profitent de l'instant où le rouleau s'écrase, pour aller à sa rencontre et le franchir dans un puissant élan : ceci se répète plusieurs fois jusqu'au moment où nous passons le dernier rouleau.

Nous repartons aussitôt pour Béréli, embarquer le nouvel équipage noir.

5 août

Nous mouillons à Grand Bassam, prinicipal port de la Côte d'Ivoire dont la capitale est Bingerville. Un warf nous permet de débarquer sans avoir à passer la barre ; le débarquement par le warf s'effectue par un panier à quatre places, monté sur un treuil qui enlève et dépose ainsi les passagers. La ville de Grand Bassam située sur une presqu'île formée par une lagune intérieure, est très coquette et surtout très propre, avec ses grandes avenues cimentées, elle a un cachet original. De cette ville je repartirai seul, puisque mon camarade P. débarque, pour rejoindre son poste à Bassam. Un jeune homme de Lausanne et le curé m'abandonnent aussi, l'un va à Abidjan et l'Abbi à Koroco, à six cents kilomètres à l'intérieur.

Les naturels du pays sont de races très diverses et ne parlent pas moins de septante-deux dialectes. Les principales productions sont les huiles de palmes, le caoutchouc, le cacao, le café, le coton et l'ivoire ; la forêt contient des essences, les bois les plus précieux, l'iroco à l'acajou dont il est fait une grande exportation,

Jeudi 8 août

Nous quittons la rade de Grand Bassam après quatre jours d'escale durant lesquels j'ai pu, à loisir, visiter la ville et ses environs. Nous avons un plein chargement de planches d'acajou pour Cotonou et trois passagers en première classe. Ils feront route avec moi jusqu'à Acra où nous arriverons demain à midi. Nous marchons à bonne allure, onze nœuds et demie, ce qui fait environ vingt kilomètres à l'heure.

9 août

Acra… principale ville de la Cold Coast (Côte d'Or) colonie anglaise. Une chaloupe à vapeur est venue chercher les trois passagers et nous repartons aussitôt par une mer houleuse. Le bateau tangue et roule, la danse recommence.

10 août

Je me suis levé à bonne heure pour assister à l'arrivée à Cotonou. La ville, très étendu le long du rivage présente un aspect bien colonial, avec ses longues avenues de cocotiers et de palmiers géants. Le bord de la mer rappelle la Plage de Trouville en plus sauvage. Le climat est sain, l'air de mer chasse les moustiques et les mouches venimeuses. A huit heures, je me suis présenté à notre agence où j'ai été reçu à bras ouverts. La maison est située en face du marché indigène et l'autre côté donne en plein sur la mer. De mon cabinet de toilette, je vais passer de longues heures à contempler les merveilleux effets du ciel sur l'océan pendant les soirs d'orage.

25 octobre

Je reprends aujourd'hui mon journal, délaissé ces derniers mois à cause de mon nouveau travail.

Le Côte dahoméenne est des plus intéressantes et je la préfère au Maroc, à l'Algérie, au Sénégal, à la Gambie, à la Mauritanie et à la Côte d'Ivoire, au Libéria ou au Togo où j'ai passé quelques heures d'escale.

Le Dahomey est noté dans les statistiques des annales coloniales comme l'une des plus riches colonies de la Côte d'Afrique, les exportations des produits de ce pays sont considérables. Tous les magasins, dépôts et terrains des maisons de commerce regorgent de sacs d'amandes de palmes et de fûts d'huile de palme qui attendent leur

embarquement pour la France. Cotonou est d'un aspect typiquement colonial avec ses innombrables cocotiers, formant de longues et superbes avenues ombragées où il fait si bon, le soir en pousse-pousse, car c'est le seul moyen de locomotion dont nous jouissions ici, et nous en profitons. Les chevaux ne vivent pas dans cette contrée, à cause de la mouche tsé-tsé, mais ils s'acclimatent fort bien à l'intérieur. A la maison, nous avons chacun notre pousse-pousse et un trotteur indigène à notre disposition et nous nous en servons pour la moindre course pendant la journée, quand le soleil rend la marche très pénible. La ville européenne, séparée des villages nègres s'étend au loin, le long de la mer, et cette proximité nous favorise toute l'année d'une brise légère, venant du large, qui rend la température supportable et l'air plus salubre.

Depuis mon arrivée je n'ai pas encore vu ces formidables tornades qui étaient si fréquentes au Sénégal pendant l'hivernage. Il paraît que je ne perds rien pour attendre, car si les tornades sont rares ici, elles n'en sont que plus terribles. Le spectacle doit être magnifique sur la mer démontée, sillonnée d'éclairs interrompus. Au Sénégal, pendant cinq mois les tornades se succèdent et pendant sept autres mois c'est l'affreuse sécheresse. Ici il n'y a pas de saison distincte ; les nuits sont seulement plus fraîches pendant quelques mois depuis février et les pluies et orages plus fréquents.

Cotonou se trouve au bord d'une lagune qui nous relie à Porte-Novo, Grand-Popo et Lagos, d'où les chalands, remorqueurs et moteurs font le service de transport des marchandises et des voyageurs. L'entrée de cette lagune est très dangereuse, sinon infranchissable pour les embarcations de toutes espèces ; même par temps calme, le mouvement perpétuel de la barre, roulant ses lames formidables qui s'écrasent avec fracas sur la berge, entraînant avec elle des masses de sable, rend la passe très dangereuse. Dans les jours de gros temps, je ne manque jamais d'aller sur la place, non loin de l'entrée de la lagune et j'assiste à cette scène impressionnante et grandiose et j'aime voir les vagues gigantesques s'écraser avec un bruit de tonnerre au milieu d'un nuage d'écume. Au loin, la mer d'encre reflétant un ciel de plomb menaçant, donne à ce tableau quelque chose d'extraordinaire et d'effrayant.

Le dimanche après-midi, après la sieste, quand le soleil est moins chaud, nous partons, mes collègues et moi, pêcher à la ligne au bord de la lagune, occupation fructueuse, surtout après la pluie, quand le ciel est couvert. Nous prenons une quantité de petits poissons, des crabes, des crevettes. La chasse est moins appréciée, il faut aller trop loin pour trouver un gibier intéressant. A la Toussaint nous partirons pour quelques jours avec le bateau à moteur chasser le caïman et les grands oiseaux.

A cause de la barre dont je parlais plus haut, les vapeurs ne peuvent pas accoster à quai et mouillent au large. Le service d'embarquement et de débarquement se fait par le Warf, qui est l'un des plus beaux que l'on puisse voir. Il a une longueur de deux cents mètres construit sur une puissante armature de fer, où sont placées à l'extrémité quatre puissantes grues, marchant à la vapeur qui chargent et déchargent les embarcations faisant le service du vapeur du warf. De là, un chemin de fer transporte les

marchandises dans les différents dépôts de la douane d'où nous retirons les denrées diverses qui nous sont destinées, après paiement des frais, magasinage, manutention, frets qui représentent parfois des sommes considérables. Les alcools, la parfumerie, le tabac et toutes les denrées coloniales paient des droits énormes.

A part les diverses maisons de commerce françaises ou anglaises, il y a l'hôpital où siège le gouverneur, les maisons de l'Administration, la Mairie, le commissariat de police et la Mission. Les sœurs de la Mission sont de race blanche, elles sont charmantes sous leur cornette et leur costume bleu, quand on les voit défiler dans l'avenue, pour la promenade du soir, précédant la compagnie des jeunes filles indigènes ou mulâtres, vêtues de longs pagnes aux couleurs éclatantes, c'est le plus délicieux coup d'œil dans ce décor de cocotiers dont la mer fait une toile de fond merveilleuse. Plus loin se trouve le bâtiment des pères blancs, des Missions africaines, tous gras, comme de vrais moines qu'ils sont, leur ventre fait relever leur soutane blanche et leur barbe en fleuve s'étale sur leur poitrine et à les voir, de loin, on dirait des Gambrinus d'enseignes de brasseries.

Comme autres bâtiments, il y a encore la poste, puis la salle de tennis, hockey. Cotonou possède un grand hôtel-restaurant avec un cinéma qui donne, deux fois par mois, une représentation en plein air.

La vie est devenue très chère à la colonie ; nous touchons 300 grammes de farine blanche par jour, ce qui est très suffisant, les conserves, légumes, viandes, condiments, sont à des prix élevés. Nous mangeons beaucoup de produits du pays et des plats indigènes, le calalou par exemple, d'une combinaison bien exotique, dans le genre du couscous. C'est un composé de crabes, crevettes, huîtres, petits poissons, tomates, piments Gombo, mijotés dans de l'huile de palmes et servi dans l'acassa, sorte de purée d'iguane (genre de pomme de terre du pays).

Depuis mon arrivée au Dahomey les nouvelles de la guerre n'ont pas cessé d'être excellentes ; les Havas et les Reuter se succèdent tous meilleurs les uns que les autres ; prise de St Quentin, Dixmude, Cambrai, Bruges ; maintenant c'est Bruxelles, nombreux prisonniers, butin considérable, tout fait prévoir une fin prochaine. La chute de la Bulgarie, la marche victorieuse des Serbes, les Autrichiens en pleine retraite, il ne restera plus que les Allemands à exterminer, ce qui ne peut tarder grâce au splendide élan des Américains.

Malheureusement, le fléau qui était à craindre commence à faire des ravages. L'épidémie de grippe et de pneumonie foudroyante sévit ici comme en Europe. Nous avons tous été atteint et moi-même, j'ai passé une semaine au lit, aujourd'hui c'est mon camarade de dépôt qui, depuis huit jours est malade, assez gravement au début, maintenant en convalescence. Je suis seul au bureau à diriger le dépôt. Le commis nègre ainsi que la moitié de mes manœuvres sont malades ; la mortalité chez les indigènes est très grande, de nombreux européens, hommes et femmes ont succombés,

surtout au Sénégal. Il semble pourtant que ce vent d'épidémie a passé, le train-train habituel de la vie reprend petit à petit.

La chaleur, ces jours est accablante, le temps est lourd et orageux.

Maintenant, je suis assez bien, très enrhumé par contre, avec force grogs, dans quelques jours il n'y paraîtra plus. J'ai une nouvelle et gentille servante, une jeune Popo, sortant des Missions, elle s'appelle Louisa et parle assez bien le français.

13 novembre 1918

Ce soir, par extraordinaire, je n'ai pas sommeil, d'habitude, après le dîner, je vais m'étendre dans les bras reposants de Morphée et alors, mes fenêtres largement ouvertes sur la mer, je m'endors aux bruits de la marée et de la barre. Ce soir, ai-je trop mangé, ou bien suis-je sous le charme du roman anti-somnifère que je viens de terminer, mais au lieu de dormir, je me sens en veine d'écrire Le temps s'y prête à merveille, la lune est magnifique ce soir, les grillons chantent, les branches des palmiers agitées par une brise légère accompagnent doucement cette harmonie de la nature et après la chaleur de la journée, on se sent revivre, une grande impression de bien-être dans cette solitude et ce silence.

Si vous saviez comme je suis heureux ces jours : tout est en fête ici et la joie éclate sur tous les visages. La nouvelle de l'armistice et de ses conditions nous est parvenue le 12 novembre, comme un coup de foudre dans notre paisible petite ville. Aussitôt après cette nouvelle qui nous paraissait aussi fantastique qu'inattendue, nous annonçant la fin de ce long cauchemar, tous les travaux furent suspendus et les indigènes fous de joie, organisèrent des tam-tams furibonds dans tous les coins de la ville. Je les ai vus, dans une farandole infernale traversant les rues et criant et frappant sur des boîtes en fer-blanc. Noirs et blancs, chacun se livrait à la joie la plus folle. Toutes les maisons de commerce et les administrations abordaient les pavillons français, américains ou anglais, comme, du rente tous les vapeurs au large et tous les canons du bord et de terre tonnaient dans un vacarme émouvant. Le soir tous les européens étaient rassemblés au restaurant, à rire, chanter et boire et les cerveaux s'échauffaient, les langues se déliaient au contact du champagne et des cocktails. Les pianos et les phonographes ont joué toute la soirée : la Marseillaise, la Brabançonne, le God save the King, le chant du départ et d'autres. A huit heures une sonnerie de clairons éclate au dehors. Ce sont les compagnies de tirailleurs indigènes sous les ordres du commandant de place, qui défilent dans toutes les avenues de Cotonou, violemment éclairées par des torches de résine. La foule, hommes, femmes et enfants accompagnent la troupe en chantant et criant à tue-tête.

2 décembre

Je reprends ma lettre interrompue pour vous donner tous les détails des fêtes organisées en l'honneur de la Victoire. Une souscription publique à laquelle prirent part toutes les maisons de commerce et l'Administration elle-même, réunit la jolie somme de Fr. 11'000.- dont Fr. 3'000.- pour les indigènes de Cotonou et cela dans le but d'organiser des réjouissances diverses et je vous assure que cet argent fut largement employé :

Jeudi soir 28 novembre : apéritif au restaurant, à huit heures : retraite aux flambeaux par la garnison. Devant la terrasse du Casino : danses indigènes, tam-tams.

Vendredi matin sept heures : revue et défilé des tirailleurs et des écoles indigènes. Très amusant les petits noirs, garçons et filles défilant devant nous, brandissant de petits drapeaux multicolores et chantant la Marseillaise, accompagnés par leurs institutrices et les Sœurs de la Mission. A dix heures, discours de l'Aministrateur-Maire de Cotonou, devant le monument des soldats français morts à la conquête du Dahomey. A deux heures : fêtes indigènes sur la Place de Marché. Le soir à six heures : Champagne d'honneur offert aux Européens, (à discrétion s.v.p) 1er plumet.
Samedi : réjouissances diverses, salut aux drapeaux – soir : neuf heures : soirée de gala aux Toubabs, à la Résidence. Bal, musique, chants, productions, feux d'artifices et canon. – Buffet, champagne, cocktails, Marquises, gâteaux, sandwichs, glaces, une vraie orgie presque mondaine où nous étions une centaine, dont une quarantaine de dames, femmes de fonctionnaires et de commerçants. Quelques créoles, très belles, très décolletées, dansant la valse merveilleusement. Bref, je suis rentré, avec mes camarades à six heures du matin avec mon 2ème plumet, mais heureux comme un roi qui aurait fait la fête.

Dimanche, je me suis réveillé tard, avec la bouche en palissandre. A table nous nous regardions tous avec des airs las, mais absents, mangeant sans appétit et buvant à longs traits de l'eau fraîche pour éteindre le brasier, résultat des fêtes, trop bien célébrées. Toute la journée nous avons assisté aux ébats des indigènes qui continuaient leurs assourdissants tam-tams. La place du marché est le lieu réservé aux manifestations de ce genre, or comme notre maison se trouve à côté, pendant trois jours ce fût un vacarme épouvantable, où le tambour, la grosse caisse et le balafon faisaient rage, dans la cacophonie sauvage où éclataient les chants, les cris de guerre, un vrai Luna Park dahoméen.

14 décembre

Maintenant le calme est revenu et les travaux ont repris leur cours normal. La navigation, désormais, ne sera plus entravée par les pirates boches, le fret coûtera moins cher et la vie qui devenait si difficile pendant ces derniers mois, nous fait entrevoir un avenir plain d'espérance.

Depuis lundi dernier, j'habite la petite maison du dépôt, au bord de la lagune et de la mer, je suis presque à la campagne et de mon lit, je respire à pleins poumons, la bonne brise du large, très saline qui fait haler les joues. La grippe espagnole a quitté nos murs et nos palmiers, nous sommes tout à fait tranquille.

Je suis heureux de ne pas laisser me dépouille mortelle au pauvre cimetière de Cotonou de l'autre côté de la lagune. Cet endroit que les nègres nomment Pacpa, a reçu la sépulture d'un grand nombre d'Européens victimes de cette vilaine maladie. Et dire que mon camarade R. pendant quinze jours, menaçait de nous plaquer comme une vieille pantoufle pour aller à Pacpa, faire un dernier voyage en pirogue.

J'ai été très occupé, tous ces derniers jours par l'arrivée du « Louis Fraissinet » qui amenait environ 250 tonnes de marchandises pour notre Compagnie. Actuellement, nos magasins regorgent de marchandises de toutes sortes qu'il faut répartir dans nos agences à l'intérieur. Les voiliers arrivent d'Amérique et d'Angleterre chargés des produits de ces pays et repartent avec des amandes et des huiles pour Liverpool et Manchester.

Il fait ces jours une chaleur à cuire un œuf au soleil, mais, par contre, les nuits sont agréables, même fraîches. La nuit dernière, une formidable tornade, la première de l'année, s'est abattue sur notre région. Je me suis levé en toute hâte pour fermer les volets et les portes qui auraient pu être arrachés par la violence de l'ouragan : les chiens hurlaient dans le jardin et l'on aurait dit que l'orage, l'un de ces terribles orages, comme on en voit qu'en Afrique, allait tout exterminer sur la terre. Pendant ces cataclysmes de la nature, les indigènes sont toujours à craindre, ils profitent volontiers du vacarme et du désarroi, pour s'introduire dans les maisons de commerce pour faire main basse sur les objets de leur convoitise. Le vol chez eux est naturel et n'est nullement considéré comme un acte criminel ou infamant. S'ils ont besoin d'un objet quelconque et qu'ils n'ont pas d'argent pour l'acheter, il le prennent furtivement, sans souci de la prison, qui est pour eux une maison hospitalière où l'on mange en suffisance, sans beaucoup travailler. Nous sommes obligés de nous entourer d'une étroite surveillance qui s'étend jusqu'aux gardiens eux-mêmes, car ils sont parfois de connivence avec les voleurs.

15 mai 1919

Samedi dernier je me suis offert une petite partie avec Monsieur C. un nouvel agent de a maison. Nous avons combiné d'aller manger un Catalou à Ouidah chez notre camarade de factorie établi à cet endroit, ma bonne Louisa en était aussi, car elle seule est capable de nous apprêter royalement ce plat de gourmet composé de Gombo, huile de palmes, poissons secs, crevettes fumées, et se mange avec des boules d'acassa (farine de maïs bouillie). Donc, samedi à quatre heures nous prenons le train, un express, dans le genre du B.A.M (Bière-Apples-Morges). Nous pouvons, à loisir, admirer le paysage qui n'a rien de comparable avec les sites désolés du Sénégal. Ici, la végétation est admirable, nous traversons des forêts sauvages, des champs de manioc, de maïs et partout des

arbres aux branches fantastiques bizarrement tordues comme les bras de gigantesques pieuvres, menaçant le ciel de leurs tentacules rugueuses. Des baobabs énormes, des fromagers, des palmiers géants, une quantité de bananiers et, semés un peu partout des petits villages indigènes. A huit heures, nous arrivons à Ouidah qui est l'un des plus importants villages du Dahomey. Toutes les cases sont entièrement construites en terre de barec, un peu ferrugineuse, rouge, qui donne à ces constructions un aspect très particulier et reposant.

Au milieu de la grande place, entourée de superbes boobabs, au feuillage majestueux se dresse, imposante, dans son style étrange, la cathédrale. Elle paraît au milieu de cette végétation quasi sauvage. Comme le symbole de la civilisation.

A quelques cent mètres de là se trouve le temple des serpents Fétiches, petite case en terre rouge, couverte de chaume et entourée d'un mur et de quelques arbustes. Là une vingtaine de boas, d'assez grande taille circulent en liberté jusque dans le village sous la protection des indigènes et même des européens.

Nous avons passé la journée en promenades et en visites aux Européens de l'escale, vers le soir, comme nous étions installés autour d'une table copieusement garnie de mets et de fruits du pays, une formidable tornade s'est abattue sur la région. Ce fût une pluie diluvienne agrémentée des éclats assourdissants du tonnerre, un vrai cyclone. Les rues n'étaient plus qu'un long ruisseau où les nègres surpris par la tornade, courraient éperdument. Le lendemain nous reprenions le train pour Cotonou.

Hier, je suis allé faire une grande partie de chasse, accompagné de notre agent principal et de mes deux collègues. Nous avons poussé jusqu'à Avansouri, à trois heures de pirogues de Cotonou. Partis à quatre heures du matin nous sommes arrivés à Sobgo à sept heures et demie et de là, nous avons fait le reste du trajet à pieds, jusqu'à Avansouri, où nous avons été reçus par un traitant indigène, de nos clients. Après le casse-croûte traditionnel accompagnés d'indigènes nous sommes partis en tirailleurs, avec l'intention de ramener une biche. A midi, nous rentrions bredouille à la case du traitant qui tenant cependant à nous voir repartir contents et nous attendait avec tout un cérémonial spécial : grand déjeuner, tam-tam, danses fétiches, photos et chasse aux caïmans. Nous sommes rentrés en pirogues, exténués et mourants de faim. Malgré cela, la journée fût des plus intéressantes.

15 septembre 1920

J'ai quitté Cotonou. Après une soirée d'adieux mémorables je m'embarquai avec ma chienne Diana, à bord du « Fadji » pour Porto-Novo, que je ne connaissais pas encore. Partis à onze heures nous sommes arrivés à deux heures l'après-midi. Notre maison, très spacieuse, bâtie au bord de la lagune est bien la plus belle des habitations européennes du Dahomey. Elle a deux étages et une vaste cour, où toute la journée c'est un va-et-vient continuel de traitants, de vendeuses d'huiles de palme et d'amandes. La salle à manger, très vaste, bien aérée, comme du reste toutes les chambres du deuxième étage, avec la véranda circulaire, ses chambres de bains et cabinets de toilette pour chaque appartement. Les routes sont magnifiques, bien entretenues et le paysage est vraiment féerique, surtout le soir, nous pouvons admirer des couchers de soleil uniques au monde. A cette saison la végétation est dans toute sa splendeur.

Dimanche dernier, partis à six heures du matin, nous sommes allés faire un pique-nique au bord de l'Ouémé, De loin nous avons assisté aux ébats des hippopotames, des bandes de singes ne se gênaient pas pour venir folâtrer tout près de nous. Nous avons regretté de ne pas avoir d'armes car nous aurions fait une fameuse chasse.

Le village indigène de Porto-Novo est des plus curieux. Les maisons construites grossièrement en terre de barre, sont couvertes de chaume ou même de tôle. Placées côte à côte, elles forment de longues rues tortueuses pour aboutir aux rues simili européennes et mêmes européennes avec lesquelles elles font un curieux contraste. Les maisons des commerçants indigènes, ou de traitants enrichis, d'un style bien nègre sont construites en briques et en pierre et chamarrées d'ornements bizarres, sculptés dans le bois ou dans la pierre et peintes en rouge vif, bleu ou vert, d'un goût plutôt douteux.

Nous irons, l'un de ces soirs, faire une visite au Roi de la Nuit, et au Roi des Fétiches qui sont encore des personnages de haute importance, parmi la population noire et même parmi les blancs. Je suis à Porto-Novo pour une huitaine de jours et je me prépare à ouvrir la gérance d'Abomey, où je serai, vers la fin du moins.

Je vais donc m'installer dans l'ancienne capitale du Négus Béhanzin , dont le fils « Adrien » occupe actuellement le trône royal. Je connais ce dernier personnellement et je me promets d'aller le voir. Le palais est, paraît-il, des plus curieux, comme du reste, toute cette partie du pays. C'est la région spéciale des féticheurs et des amazones, ces terribles guerrières, qui donnèrent tant de fil à retordre aux occupants français lors de la conquête du Dahomey.

Les palais du fameux Négus existent encore, mais à l'état de ruine. Les murs immenses, encore debout gardent les derniers vestiges de l'opulence du roi déchu qui fût aussi très redoutable. L'intérieur du palais est encore gardé par les dernières amazones, fidèles à la dynastie. J'en ai vu une qui m'a particulièrement frappé par sa taille de géante, son visage ridé ressemblait à l'un de ces masques japonais taillé dans le bois, une vraie tête

de monstre cruel où l'on voit le mépris de l'homme blanc, et pourtant elles le craignent. Cette femme portait le costume des chefs féticheuses et montait la garde devant le trône vide de Béhanzin, trône étrange, tout en bois, richement sculpté et supporté par des crânes humains, rongés par les termites et autres vermines.

Il y a un peu partout à Abomey et dans la région ; des descendants du Roi Béhanzin. En tant que Princes ou Princesses royales, ils ne peuvent se résoudre à travailler et on les rencontre mendiants volontiers. Ils ne peuvent accepter un maître, mais on en voit cependant qui sont commerçants ou même employés, tel Adrien Behanzin, qui tout Prince royal qu'il est, vient souvent me voir et traiter avec moi, à Bohicon ou à Abomey. Il m'y offert sa photographie avec sa signature « Prince Adrien Behanzin » et ma foi je l'ai acceptée pour lui faire plaisir. Il ne faut pas être trop fier avec les Princes…

La majorité de la population indigène se voue au culte des fétiches, chaque groupe a son chef : fétiche du tonnerre, de la pluie, du soleil, du serpent. Leurs danses et leurs fréquentes processions sont très curieuses, les danseurs et danseuses sont souvent de première force et de vrais acrobates. Vêtus d'une courte robe ou jupon, comme le tutu, des danseuses de l'Opéra, le torse nu, garni de colliers de coquillages et de perles, les jambes nues ornées de verroteries, sur la tête un diadème de plumes rouges et de queues de panthères retombant dans le dos, et ces magnifiques corps musclés sont semblables à des statues de bronze. Les femmes féticheuses sont toutes d'un certain âge et ne sont guères belles. Elles dansent aussi, mais quand elles agitent leur opulente poitrine, l'effet en est plutôt grotesque et désastreux.

Janvier 1921

Nous voici déjà au milieu de janvier et mon retour approche, ce n'est plus qu'une question de deux ou trois mois, et je puis compter les jours qui me rapprochent de la terre natale.

J'ai hâte du retour, mon caractère devient irritable, hargneux même. Pour un rien je me fâche et mon boy « Amoussou » attrape souvent des coups de cravache qu'il ne mérite guère. Ma pauvre Diane doit se demander parfois quelle mouche me pique. Je

suis allé voir le Docteur Auger, qui était de passage à Bohicon. Il m'a déclaré simplement que j'étais fatigué et m'a ordonné la quinine et d'éviter le soleil. Nous sommes en ce moment en plaine saison sèche et je m'en rends compte : de 30 à 35 degrés à l'ombre et 45 degrés au soleil … et encore au soleil ça m'est égal, car je ne sors jamais pendant les fortes chaleurs ; par contre, dans les habitations dès cinq heures du soir jusqu'à dix heures, c'est une vraie fournaise. Je suis alors obligé d'installer ma chaise longue et ma table sur la citerne dans ma cour, pour avoir un peu de fraîcheur.

Par cette chaleur torride, les serpents pullulent de toutes parts ; boas, pythons, cracheurs, se montrent et se faufilent un peu partout. Le serpent noir ou serpent cracheur, très venimeux, est répandu dans la région ; il n'est pas de jour où l'un de nos manœuvres ou gardiens n'en tuent dans la cour. Avec Diane, je ne risque pas grand-chose, car sitôt qu'elle aperçoit un reptile, elle vient se réfugier contre moi en tremblant de tous ses membres et elle aboie. Je sais alors tout de suite, que le serpent n'est pas loin. L'autre jour, il m'est arrivé une aventure pas drôle du tout, mon boy venait de m'apporter le panier de linge sale destiné au blanchisseur et je m'apprêtais à inscrire les diverses pièces sur mon carnet. Au moment où le boy tourne le tas de linge, à mes pieds, un gros python qui s'était glissé dans le panier, file entre mes jambes et va se réfugier sous le buffet. C'était heureusement un serpent fétiche, pas dangereux du tout, mais qui m'a procuré, tout de même, un fameux frisson. Le boy s'est emparé de l'affreuse bête et est allé la déposer dans la cour. Je n'aime guère ces visiteurs là.

La date de mon embarquement sur le Jacques Fraissinet arrive à grands pas, bientôt, je serai à Dakar, puis à Marseille, puis la Suisse.

Enfin, tout s'annonce pour le mieux et je trépigne sur place dans la joie de ce voyage de retour. J'en oublie mon personnel qui flâne ou dort dans la cour. Je vais en toute hâte leur secouer les puces.

Retour à Morges.

A l'Hôtel au Lac, mon grand-père voit une jeune ravissante serveuse et lui lance :

« Et si on se mariait »

la jeune femme alsacienne lui répond :

« Pourquoi pas ? »

Marcel François Linder, agent de commerce aux Colonies, originaire de Châtelet (Berne), domicilié à Morges, né à Morges le 5 juin 1891 à huit heurs trente minutes du soir à Morges, grande rue No 84

Epouse le 24 juillet 1924

Marie Anne Odile Hamm, sans profession, née le 25 juillet 1890 à Saessolsheim, Bas-Rhin, France

Fin 1924 mes grands-parents fraîchement mariés partent en Afrique

Pour ma grand-mère c'est le premier voyage.

Mon grand-père a l'Afrique dans le sang.

Voici de nombreuses photos qui illustrent mieux que les écrits leur vie au Dahomey. A deux, pas le temps d'écrire.

Le 2 mars 1926 mon père naît.

Albert Laurent Linder dit Boum-Boum, le 2 mars 1926 à Bohicon (Dahomey)

Le mois suivant, la situation politique change brusquement et les blancs sont priés de faire leurs bagages très rapidement.

Retour à Lausanne.

La famille habitera Rue du Midi 16, à Lausanne Marcel François Linder prendra possession du Kiosque du Grand Chêne (qui existe toujours à ce jour)

Mon grand-père ne cessera de penser à son Afrique

Son fils Albert Laurent pellera la neige de cette même rue, ses pas le mèneront adulte au Théâtre Municipal où sa mère sera dame de vestiaire et où il exercera durant presque 30 ans différentes fonctions

Marcel François Linder à Lausanne le 18 janvier 1944

Marie Anne Odile Hamm à Gimel le 4 mai 1969

Albert Laurent dit Boum Linder à Lausanne le 12 mai 2007

Fin du voyage

Un autre commence dans les étoiles

Cassiopée - La Galaxie - Le Cosmos

L'Afrique …. encore …. peut-être… sûrement

Lausanne, décembre 2007

This document was created with Win2PDF available at http://www.win2pdf.com.
The unregistered version of Win2PDF is for evaluation or non-commercial use only.
This page will not be added after purchasing Win2PDF.